

5 – 2011

DESHIMA

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

Regards sur l'histoire africaine
des pays nord-européens

Départements d'études néerlandaises et scandinaves
Université de Strasbourg



Revue publiée avec le concours du Nederlands Letterenfond et le
Réseau franco-néerlandais (www.frnl.eu).

Regards sur l'histoire africaine des pays nord-européens

Afrique

Thomas Mohnike	
<i>Itinéraires imbriqués : Eléments d'une histoire africaine des pays nord-européens</i>	p. 7
Frederike Felcht	
<i>On the topography of H. C. Andersen's travelogue I Spanien</i>	p. 17
Joachim Schiedermaier	
<i>Turmoil in the Dark Continent</i>	p. 31
Christine Smith-Simonsen	
<i>Mythbusting</i>	p. 47
Thomas Beauflis	
<i>Le « negerhollands » de Saint-Thomas et de Saint-Jean de J.P.B. de Josselin de Jong</i>	p. 63
Claudia Huisman	
<i>Soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises</i>	p. 81
Wouter van der Veen	
<i>Vermeer en Afrique</i>	p. 97
Catherine Repussard	
<i>JunkerInnen en Afrique</i>	p. 107
Frederike Felcht	
<i>Les politiques de la faim dans Sult (La faim) et Life & Times of Michael K</i>	p. 127
Dorian Cumps	
<i>Explorations dans l'imaginaire</i>	p. 151
Tomas Lieske	
<i>Petit cheval</i>	p. 157

Savants mélanges

Annie Bourguignon	
<i>Peut-on lire Nordahl Grieg au ^{xx}e siècle ?</i>	p. 167
Karin Ridell	
<i>Identités et appartenances linguistiques, nationales et régionales</i>	p. 191
Martin Kylhammar	
<i>Rompez ! Rompez ! L'art moderne de faire table rase du passé</i>	p. 225
Alexis Metzger, Martine Tabeaud	
<i>Neiges et glaces dans les peintures hollandaises du siècle d'or</i>	p. 253
Odile Parsis-Barubé	
<i>Les commencements de l'étrangeté</i>	p. 273

Arts et lettres des pays du nord

Annick Drösdal-Levillain	
<i>Gaute Heivoll</i>	p. 287
Gaute Heivoll	
<i>Adelheid</i>	p. 289
Anne-Marie Soulier	
<i>Torild Wardenær</i>	p. 303
Torild Wardenær	
<i>Poèmes</i>	p. 305
Peter Holvoet-Hanssen	
<i>Poèmes</i>	p. 319
Jaap Robben	
<i>Six poèmes</i>	p. 329
Auteurs	p. 335
Résumés	p. 337

JunkerInnen en Afrique

Les 'fermes africaines' de Frieda von Bülow et Karen / Tania Blixen

Catherine Repussard

Le phénomène colonial est généralement perçu comme le lieu d'expression d'un «européocentrisme» débridé qui s'exprime avec une force toute particulière lors du «Haut-impérialisme» européen qui recouvre une période de cinquante ans, allant des années 1880 aux années Trente. L'espace-monde est alors appréhendé au travers de deux entités : le centre assimilé à la métropole et la périphérie tenue pour l'empire. La notion d'empire, largement diffusée, notamment par Bill Ashcroft, Gareth Griffith et Helen Tiffin dans le titre de l'ouvrage qu'ils ont coédité *The Empire writes back*¹, désigne l'au-delà de l'Occident, et cette appréhension «binariste» d'un monde finalement unipolaire est parfaitement ramassée par le titre d'un article de Stuart Hall *The West and the Rest*² ou encore de Gayatri C. Spivak intitulé *Europe and his Others*³ plaçant la colonialité résolument dans le domaine des imaginaires culturels impliquant de facto le Danemark au même titre que le Reich allemand. Pourtant un autre théoricien postcolonial Homi

¹ Ashcroft Bill, Griffiths Gareth, Tiffin Helen, *The Post-Colonial Studies Reader*, Londres, Routledge, 2006 [1^{re} éd., 1994].

² Hall, Stuart, «The West and the Rest: Discourse and Power» in Hall, Stuart, Gieben Bram, *Formations of modernity*, Cambridge University Press, 1992, p. 275-331.

³ Spivak, Gayatri C., *Europe and his Others*, vol. 1, Colchester University of Essex, 1985; voir également Said, Edward W., *Culture and Imperialism*, Londres, Vintage, 1994, p. 170.

Bhabha montrera dans son ouvrage *The Location of Culture* que la colonialité est enracinée dans un « espace-tiers » (*Third place*), compris comme lieu de « passage interstitiel entre des identifications fixes » et qui « ouvre la possibilité d'une hybridité culturelle qui entretient la différence en l'absence d'une hiérarchie assumée ou imposée »⁴. Ainsi la colonialité modèle le monde à partir d'une focale qui lui serait propre, mais celle-ci relève davantage du prisme kaléidoscopique, déformant l'objet observé, tout en ne cessant de se repositionner. Homi Bhabha revient à plusieurs reprises sur le fait que l'autre de l'Occident n'existe que s'il parvient à pénétrer dans le champ de vision de ce dernier⁵, tout en s'intéressant aux liens indéfectibles qui relient le monde colonial au monde colonisé, insistant sur leur inévitable influence réciproque et la fluctuation des frontières entre les mondes devenues définitivement floues. Ces 'frontières floues' sont mises en scène dans des romans coloniaux, entendons des romans dans lesquels transparaît une vision du monde coloniale. Tous deux sont rédigés par des femmes qui partagent une étonnante communauté de destin. Il s'agit de *Im Lande der Verheißung* publié par Frieda von Bülow en 1899⁶ et de *Den afrikanske Farm / Out of Africa* de Karen / Tania Blixen paru en 1937.

Une étrange communauté de destin

Ces femmes, l'une allemande, l'autre danoise, partagent, à des époques différentes un destin hors du commun quelque part en Afrique orientale. Toutes deux possèdent une ferme en Afrique, et toutes deux relatent leur vécu à travers des romans autobiographiques qui rencontrent un large écho, même si les romans de Frieda von Bülow, pourtant romancière à succès autour de 1900, n'atteignent pas le succès de *La ferme africaine* que Karen / Tania Blixen fait paraître en 1937.

Issue d'une famille de propriétaires fonciers de l'est du *Reich*, Frieda von Bülow est née en 1857 à Berlin. Elle décide très jeune de vivre intensément et s'engage en faveur d'une « aide sanitaire », nous dirions

⁴ Bhabha, Homi K., *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, 2007, p. 33.

⁵ *Ibid.*, p. 136.

⁶ Bülow, Frieda von, *Im Lande der Verheißung*, Dresden, Reissner Verlag, 1899. Entre sa date de sa parution et 1914, le roman connut six rééditions, sans compter sa publication sous forme de feuilleton dans les *Velhagen & Klasings Monatshefte* en 1899.

aujourd'hui « humanitaire », en Afrique orientale. Dans ce but, elle prend contact avec la « Société pour la colonisation allemande » (*Gesellschaft für deutsche Kolonisation*) que venait de fonder Carl Peters en 1884. Deux ans plus tard, Frieda von Bülow fonde sa propre « Société féminine allemande de soins dans les colonies » (*Deutscher Frauenverein zur Krankenpflege in den Kolonien*). Elle est également la première femme à entreprendre un voyage en Afrique de l'Est où elle retrouve Carl Peters qui se considère lui-même comme le fondateur de l'Afrique orientale allemande (*Deutsch Ostafrika*) et dont elle partage l'enthousiasme colonisateur. Rapidement, l'Afrique orientale devient une affaire de cœur. Après son retour en Allemagne en 1888, Frieda von Bülow se consacre à son activité d'écrivain, désirant témoigner « des bienfaits de la colonisation allemande ». En 1889 parurent les *Reisescizzen und Tagebuchblätter aus Deutsch-Ostafrika* suivis de quatre ouvrages où elle met en scène le phénomène colonial : *Am anderen Ende der Welt* (1890), *Der Konsul* (1891), *Deutsch-Afrikanische Novellen* (1892) et *Ludwig von Rosen* (1892). Puis parurent *Tropenkoller. Eine Episode aus dem deutschen Kolonialleben* (1895) et *Im Lande der Verheißung* (1899).

L'intrigue du roman de Frieda von Bülow est relativement simple et largement autobiographique : Maleen, jeune femme énergique et volontaire, accompagne son mari, le Baron Dietlas, en Afrique orientale où celui-ci vient d'acquérir une plantation. Très vite, l'attitude paternelle du Baron à son égard lui pèse, d'autant plus qu'elle est secrètement amoureuse de Ralf Krome, personnage qui incarne Carl Peters, héros colonial allemand par excellence qui fit « don » de l'Afrique de l'Est au Reich allemand. Maleen s'ennuie parmi la petite communauté blanche au sein de laquelle elle évolue et lorsque son mari se rend dans l'une de ses plantations éloignées, Maleen le supplie de l'emmener. Celui-ci refuse et Maleen reste seule en ville où Ralf Krome la retrouve pour quelques jours. Des révoltes indigènes éclatent. N'écoutant que son courage, Maleen se précipitera vers les plantations les plus proches afin de sauver les employés de son mari d'une mort certaine. À son retour, elle sera considérée comme une héroïne par les membres de la petite communauté européenne, mais tombera gravement malade. Au bout de quelques semaines, son mari parvient à la rejoindre, mais succombe au bout de quelques mois aux fièvres tropicales. Maleen repart pour l'Allemagne, y revoit Ralf Krome, ne peut se résoudre à s'engager et finit

par repartir seule en Afrique orientale où elle s'occupera désormais de la plantation de son frère, officier de la *Schutztruppe* tué par les indigènes révoltés. Dans le dernier chapitre, elle apprend que Ralf Krome s'est mis au service de l'Angleterre, pays qui offrait à ses yeux de meilleures perspectives de carrière coloniale et Maleen ne peut plus exprimer que du mépris à son égard.

Karen/Tania Blixen fait ses études à Copenhague, puis des études d'art à Paris et à Rome. Riche, elle rejette le mode de vie bourgeois et se tourne vers la peinture et l'écriture. Elle éprouve une grande passion non partagée pour son cousin issu de germain, Hans von Blixen-Finecke, suivie d'une longue période de désespoir. En 1912, elle se fiance avec le baron Bror von Blixen-Finecke, frère jumeau de Hans. L'année suivante, les fiancés achètent la plantation de café M'Bagathi. Le 14 janvier 1914, Karen Blixen débarque à Mombasa et se marie le jour-même avec Bror. Peu après son mariage, elle apprend que son mari lui a transmis la syphilis. En raison de la difficulté d'un traitement sur place, Karen Blixen viendra se faire soigner au Danemark en 1915. Son frère et confident, Thomas Dinesen, vient la rejoindre pour l'aider à la plantation de 1918 à 1923. Les deux époux divorcent en 1925, mais restent en bons termes. En 1918, elle rencontre Denys Finch Hatton, pilote de l'armée de l'air britannique, son grand amour africain même si leurs relations sont parfois orageuses. Il meurt dans un accident d'avion en 1931, à l'âge de 44 ans. La situation financière de l'exploitation se dégrade d'année en année, la ferme est alors vendue, et Karen Blixen doit quitter définitivement l'Afrique en 1931. Elle rejoint le domaine familial de Rungstedlund où elle se consacre à l'écriture.

Toutes deux écrivent à partir de la même 'posture coloniale' et les mêmes thématiques se déploient dans leurs romans respectifs: hommage appuyé à la nature africaine, fascination de l'exotisme face à un continent à la beauté enchanteresse, réaffirmation de l'attachement à leur monde d'origine à travers l'instrumentalisation de l'imaginaire de la 'ferme africaine', comprenons une vaste propriété terrienne dirigée de main de maître par une femme. Chez les deux romancières, une femme d'origine bourgeoise, européenne et blanche est amenée à exercer sa domination sur les populations indigènes, mettant ainsi en oeuvre un

«féminisme féodal colonial», condition de leur liberté/libération⁷. La 'ferme en Afrique', devient alors emblématique d'un projet social rêvé dont elles ouvrent le champ à tous les possibles, à toutes les combinaisons, tant à l'hybridation qu'à la recomposition de l'existant, renouvelant les questions définitoires, gommant les frontières temporelles, spatiales et identitaires.

'Exotismes agraires'

La première phrase du roman de Karen Blixen est restée dans toutes les mémoires: «I had a farm in Africa, at the foot of the Ngong Hills»⁸. Elle engage résolument le roman dans la voie de l'exotisme, sujet premier de l'œuvre et que nous comprenons avec Victor Segalen comme «l'apostrophe du milieu au voyageur»⁹. L'héroïne se prend dans ses filets et l'Afrique restera avant tout pour Karen / Tania Blixen le lieu d'un enchantement premier. De longues pages sont consacrées à la beauté de la nature africaine, procédé dont avait déjà usé Frieda von Bülow comparant à de nombreuses reprises l'environnement africain au paradis¹⁰ et la fertilité de l'Afrique orientale à celle du jardin d'Eden¹¹. Toutes deux décrivent longuement la douceur d'une vie au plus près de la nature sauvage, non encore domestiquée par la civilisation européenne.

Pourtant de façon plus prosaïque, cette proximité passerait par l'établissement et l'exploitation de grands domaines agricoles, à l'image

⁷ Voir sur ce sujet par exemple: Mamozai, Martha, *Schwarze Frau, weiße Herrin. Frauenleben in den deutschen Kolonien*, Hamburg, Rowohlt, 1996; Wildenthal, Lora, *German Women for Empire*, London, Duke University Press, 2001; Dietrich, Anette, *Weißes Weiblichkeit, Konstruktionen von 'Rasse' und Geschlecht im deutschen Kolonialismus*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2007.

⁸ Blixen, Karen, *Out of Africa*, Londres, Putnam 1964 [1. éd. 1937], p. 13.

⁹ Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 1978, p. 40.

¹⁰ Bülow, *op. cit.*, p. 27: «Dies Land ist ein Paradies. Ein frisches Bergwasser kommt vom Lima-Mpua und durchfließt meinen Garten. Das Wasser ist am Morgen eiskalt. Sich damit zu übergießen, ist eine wahre Hochgenuss!»

¹¹ *Ibid.*, p. 170: «Eine Vegetation, eine Fruchtbarkeit, die an den Garten Eden erinnert». Citons également à titre exemplaire les termes utilisés par le frère de l'héroïne de Frieda von Bülow, dans l'une des lettres adressées à sa sœur: «Nun ist das Haus gebaut und befestigt, der Brunnen begraben, der Garten angelegt. Dies Land ist ein Paradies. [...] Du solltest sehen, was hier alles gedeiht: Orangen, Ananas, Bananen, Kaffee, Tee, Kakao, Zuckerrohr, Baumwolle und dabei die meisten unserer deutschen Gemüse [...]».

de ceux existant dans leur pays d'origine. L'idée fondamentale de Frieda von Bülow est de faire jouer à l'Afrique orientale le même rôle pour l'Allemagne que les Indes ont pu jouer pour l'Angleterre. Incarnant le personnage de l'explorateur Carl Peters aspirant à fonder « ses Indes africaines », le personnage de Krome prophétise : « Nous fonderons ici des Indes allemandes »¹². Quelles images évoquent ces « Indes allemandes » que Frieda von Bülow appelle de ses vœux ? Une lettre que Rainer, le frère de l'héroïne du roman, Maleen, lui adresse peut apporter quelques éléments de réponse. Celui-ci y décrit le bonheur d'une vie simple, telle que peut la mener un *farmer* installé à Munguahöhe où il a trouvé le bonheur au sein d'une exploitation agricole qui tend à devenir une « plantation expérimentale », car toutes sortes de plants (café, thé, vanille, canne à sucre, coton...) se développent sans difficulté¹³. Dans les lettres suivantes, Rainer informera Maleen d'une nouvelle acquisition foncière ; il s'agit d'une presqu'île, Kioni, du côté du petit port de Mona où il compte développer des plantations de sésame et des cocoteraies. Il écrit à sa sœur qu'ils sont désormais de grands propriétaires terriens africains¹⁴. Par ailleurs, le mari de Maleen est un ancien *Junker* qui a vendu ses terres à l'Est de l'Allemagne pour s'installer en Afrique et y (re)fonder une nouvelle grande propriété agricole¹⁵. Le meilleur ami du baron Dietlas, Erich Kramer, est lui aussi le fils d'un hobereau du Holstein, venu exploiter une plantation en Afrique orientale¹⁶, tout comme le comte Rainer Maltron. Tous trois représentent l'image du planteur qui exploite une vaste propriété, incarnant le colon qui a fait fortune. Ces trois *farmers*, comme il était d'usage à l'époque coloniale de qualifier ces nouveaux propriétaires terriens sont décrits comme les pionniers du

¹² *Ibid.*, p. 27 : « Wir werden hier ein deutsches Indien schaffen ».

¹³ *Ibid.* : « Du solltest sehen, was hier alles gedeiht: Orangen, Ananas, Bananen, Kaffee, Vanille, Tee, Kakao, Zuckerrohr, Baumwolle und dabei die meisten unserer deutschen Gemüse. Ich habe Versuche mit Sämereien von Schmidt in Erfurt gemacht, die weit über mein Erwarten geglückt sind. Bereits stehen in meinem Garten Salat, Radieschen, Bohnen, Linsen, Kartoffeln, Tomaten, Gurken [...] ».

¹⁴ *Ibid.*, p. 174 : « Liebe Maleen, also jetzt sind wir afrikanische Grundbesitzer. Der Kauf ist abgeschlossen. Ich habe ein gutes Stück Land, tausend Morgen etwa, bei einem kleinen Zollhafen Mona, südlich von Gatuta, erworben ».

¹⁵ *Ibid.*, p. 41 : « Dietlas hatte sein Rittergut verkauft und dafür in Afrika eine Tabakpflanzung angelegt [...] bei Ungudja, das man noch zu bestimmen hoffte, und das bestimmt schien das Eingangstor und die Perle des deutschen Besitzes zu werden ».

¹⁶ *Ibid.*, p. 64 : « Erich Kramer war der Sohn eines holsteinischen Rittergutbesitzer [...] ».

« travail colonial allemand » (deutsche « Kolonialarbeit »)¹⁷. Celui-ci se résume à accorder de « grandes concessions » à des exploitants privés, le plus souvent issus d'une aristocratie foncière. Les produits issus de ces grandes plantations pourraient alors alimenter les *factories* destinées à transformer la matière première, puis à l'exporter vers l'Allemagne.

Le fonctionnement de la ferme africaine tel que le décrit Karen Blixen rejoint en tous points les visions de Frieda von Bülow L'Afrique orientale est couverte de grandes propriétés où des européens règnent en maîtres absolus et, dans le cas de Karen, en « bonne maîtresse ». C'est ainsi qu'elle évoque la présence du « Young, big-nosed Gustave Mohr from Norway » qui arrivait souvent le soir à l'improviste de sa ferme située de l'autre côté de Nairobi¹⁸ ou encore Ingrid Lindström, une Suédoise amoureuse de sa ferme : « fell deeply in love with the farm, with her cows and pigs, Natives and vegetables, with the very soil of her bit of Africa »¹⁹. Mais il y a plus. L'Afrique de l'Est est également perçue comme le lieu où l'aristocratie d'Europe du Nord pourrait parvenir à se régénérer. Cette bonne société mène un mode de vie particulier et les personnages donnent l'impression de persister à faire semblant d'être en Europe, disons plus précisément dans une Europe imaginée. Tout comme Karen Blixen, Maleen Dietlas persiste à vivre dans le luxe et le raffinement. Ainsi donnera-t-elle des soirées somptueuses, à l'image de celles données en Allemagne²⁰. Frieda von Bülow décrit également « la cérémonie du café » mise en scène par Maleen, où l'argenterie frappée aux armes de la famille Dietlas, des cuillères d'or délicatement posées sur des nappes brodées qui font remarquer à Krome que l'on se croirait

¹⁷ *Ibid.*, p. 41 : « Sie sah und bewunderte in ihm [ihrem Mann] nur den opferwilligen Pionier deutscher Kolonialarbeit ».

¹⁸ Blixen, *op. cit.*, p. 201.

¹⁹ *Ibid.*, p. 202.

²⁰ Bülow, *op. cit.*, p. 111 : « Herr und Frau Dietlas gaben ihr erstes großes Diner, zu dem die Spitze der europäischen Welt von Ungudja geladen waren [...]. Die Halle war mit Blumen und Flaggen festlich geschmückt, die schwarzen Hausdiener trugen über den weißen Kansas Westen von blaßgelbem Madagaskargrasleinen mit Aufschlägen in den Dietlaschen Hausfarben; auf der blumenüberschütteten Tafel prangte das Familiensilber, und die maurischen Bögen entlang leuchteten unzählige Öllämpchen [...]. Maleen in schleppendem weißen Crêpe de Chine-Kleid trat an den hohen Spiegel des zur Garderobe umgewandelten Schlafzimmers, um noch als letztes einen alten Familienschmuck aus Topasen anzulegen. Zwei rechts und links am Spiegel befestigte Armleuchter bestrahlten ihr Spiegelbild [...] Maleen blieb mit dem Schmuck in der Hand betroffen stehen [...] ».

dans un intérieur allemand²¹. Le compliment est d'envergure : Maleen a su, au « cœur sombre de l'Afrique », rester une aristocrate allemande ou tout du moins mettre en scène un moment particulier, semblable à celui que l'on pourrait vivre en Allemagne. Karen Blixen pour sa part note : Berleley Cole et Denys Finch-Hatton « took the greatest pleasure in my Danish table glass and china »²². Frieda von Bülow et Karen Blixen superposent deux mondes, celui de l'aristocratie européenne et celui où l'on joue le rôle d'aristocrates déplacés en Afrique orientale, sans que la copie ne parvienne à reproduire l'original à l'identique. Lors de la première grande soirée donnée par Maleen, quelques éléments marquent la différence : la couleur de peau des serviteurs, les ogives mauresques, les allées de lumignons... Son récit se situe au sein d'un « espace-tiers » où se déploient des rôles divers mettant en avant la « mascarade coloniale » mise en avant par Homi Bhabha qui s'exprime à travers la volonté de reproduire une situation originale que, par la distance du regard colonial, l'on ne parvient plus à saisir comme telle.

Mimétismes et jeux de rôles

La colonialité se prend alors dans une sorte de « jeux de rôles », que les personnages parviennent à endosser avec plus ou moins de conviction. Ainsi nous aurions affaire à un mimétisme 'dédoublé', les colons cherchant à vivre comme en métropole, à jouer le rôle de métropolitains. Le blanc s'attache à jouer le rôle du blanc. Ainsi que le note Homi Bhabha, « *le mimétisme se construit autour d'une ambivalence* ». Il ajoute que « *pour être efficace, le mimétisme doit sans cesse produire son glissement, son excès, sa différence* »²³. De nombreux textes 'coloniaux' reviennent sur cette volonté de reproduction d'un état ou d'une situation initiale, métropolitaine au sein des colonies. Celle-ci peut alors être saisie comme translation, dé-placement de l'original vers un Ailleurs et qui ne peut engendrer, à l'instar de toute reproduction, qu'une déperdition de sens par rapport à l'original, sorte de trahison que l'on cherchera désespérément à compenser. La situation de reproduction se dédouble une seconde fois pour des personnages

²¹ *Ibid.*, p. 46.

²² Blixen, *op. cit.*, p. 205.

²³ Bhabha, *op. cit.*, p. 148.

comme Berkeley Cole ou de Denys Finch-Hatton qui semblent venir d'un autre temps. C'est sans doute ce qui explique la mélancolie de ces hommes qui, pour Karen, se sentaient comme des réprouvés. Pourtant, ajoute Karen Blixen, ils n'étaient pas rejetés ni par la société ni par aucun groupe, et ils n'avaient été bannis d'aucun pays. Le temps s'en était chargé. « They did not belong to their century »²⁴. Pour elle, ils sont les manifestations d'un atavisme, des hommes également dé-placés dans le temps. Elle note à cet effet : « If Berkely were a cavalier of Stuart's day, Denys should be set in an earlier English landscape, in the days of Queen Elizabeth »²⁵.

Il transparait chez les deux auteures la volonté de reproduire une Europe du Nord imaginaire. Pourtant, à défaut de reproduire une copie conforme à un original, disparu, elles chercheront à perfectionner l'art de l'imitation à travers un jeu de miroirs, proche du phénomène de *mimicry* évoqué par Homi Bhabha, par lequel le colon cherche, grâce à l'imitation, à fixer les contours identitaires au sein d'un ailleurs, tout comme le colonisé cherchera à reproduire un modèle européen. Pourtant toute tentative de reproduction est vouée à l'échec, les hommes et les lieux ne pouvant être que semblables, jamais identiques, ou comme le formule Homi Bhabha, presque identique, mais pas tout à fait²⁶. Toute superposition est impossible, il y aura toujours un débordement, des contours qui ne se superposeront pas et qui resteront flous. L'Afrique est profondément ambivalente. C'est un continent où des aristocrates démunis pourraient à la fois s'enrichir et préserver leur mode de vie, tout ne reproduisant pas complètement le modèle original qui, pour les auteures, doit être dépassé, repensé et reformulé.

Féminisme colonial

Dans les deux romans l'Afrique est dépeinte comme un lieu singulier où la femme qui rêve de liberté peut concrétiser sa libération. Maleen / Frieda réclame une autonomie pour les femmes ainsi que la valorisation de leur engagement, notamment dans la colonisation outre-mer, jusque-là largement sous-estimé. Elle souhaite devenir une

²⁴ *Ibid.*, p. 206.

²⁵ *Ibid.*, p. 207.

²⁶ Bhabha, *op. cit.*, p. 148.

compagne à part entière de son mari et veut être considérée comme un 'camarade de combat' (*Kampfgenosse und Weggefährtin*). Elle revendique le statut de « camarade », terme qui ne s'appliquait qu'à des relations entre hommes et qui suppose l'existence d'idéaux communs et d'espaces d'intérêt partagés. Femme au caractère bien trempé, Maleen fait preuve de courage, sauve les vies des agents de son mari lors d'une révolte indigène, dirige seule la plantation de son frère mort au combat, se lance dans les affaires qui fructifieront... Comme Frieda von Bülow et Karen Blixen, elle est une femme solitaire, mais libre et libérée. Pour les deux femmes, la colonisation africaine a ouvert de nouvelles voies. Entrepreneuses et dynamiques, gestionnaires du domaine, de la ferme (*Farm*), elles représentent une 'féminisation' de la colonisation qui vise à lui donner un visage plus humain. Karen Blixen remplace le docteur pour les gens de sa ferme tous les matins de 9 à 10 heures, recueille un enfant Kikuyu dont elle fera un fin cuisinier, met en place « son » école, et en tant que seul juge sur ses terres, règle toutes sortes de litiges et surtout se targue de connaître l'âme noire dont la découverte fut pour elle : « The discovery of the dark races was to me a magnificent enlargement of all my world »²⁷. Elle n'hésitera pas à élaborer une typologie des différentes tribus africaines peuplant la région²⁸.

La libération féminine n'est opérante qu'à travers l'inféodation indigène. *Im Lande der Verheißung* met en œuvre sans doute avec le plus d'acuité le phénomène que Gayatri Spivak a qualifié d'*Othering*, mettant en avant l'idée de rejet absolu de l'autre²⁹. Dans le roman, deux phrases, anodines au premier regard, mettent en mouvement ce processus. Au sein du « Palais Dietlas » où elle vit, Maleen est entourée de serviteurs et de domestiques dont le comportement est à la fois respectueux, craintif et obligeant. Lorsque son mari rentre à la maison, Abdallah le serviteur noir l'accueille par une attitude de déférence

²⁷ *Ibid.*, p. 26.

²⁸ *Ibid.*, p. 146-148.

²⁹ Le terme d'*Othering* recouvre également la manière dont le discours impérial crée ses « autres ». S'inspirant de la distinction lacanienne entre « l'Autre », figure tutélaire du père incarnant l'autorité et les 'autres' qui nous entourent, le phénomène procède d'une double construction. Celui-ci reste profondément ambivalent, mêlant le désir de l'autre lorsque celui-ci représente le Père ou l'Empire, au rejet des autres compris comme sujets de l'Empire.

servile³⁰. Lorsqu'arrive Ralf Krome, Frieda von Bülow évoque le même personnage qui annonce à Bibi Maleen l'arrivée de Bana Krome d'« *un air de soumission craintive face à son maître* »³¹. Ces « petites apostrophes » expriment d'une part un principe de connivence ancré dans l'exotisme que représente l'idiome étranger « *Bana, Bibi* », mais aussi la déférence et la supériorité linguistique du colonisateur par rapport à un colonisé qui ne maîtrise pas la langue de ses maîtres, les termes sont destinés à exprimer une considération et une soumission absolue, renforcée par l'expression « *face à son maître* ». Les rôles coloniaux sont distribués. À l'instar de nombreux textes coloniaux, Frieda von Bülow présente également les indigènes comme de grands enfants dont elle met en avant l'immatunité³². Ils sont espiègles et commettent de petits larcins pour lesquels il convient de les réprimander. Aux uns, le désir de pouvoir sans limites, aux autres le rôle de subalternes : esclaves, serviteurs, domestiques, travailleurs ou comme il était d'usage de le formuler à l'époque « matériel humain » (*Menschenmaterial*). Parce qu'ils sont matérialisés, les subalternes deviennent interchangeables, semblables à des objets de « consommation »³³. Chinois, Javanais ou Africains sont interchangeables, déplaçables utilisables et exploitables en tous points. La discussion entre colons ne porte que sur la qualité du produit que l'on compte acquérir, au-delà de toute autre considération. Cette réification de l'humain rend possible son appartenance à autrui, sa prise de possession en quelque sorte, tout comme l'on posséderait un objet et l'emploi du possessif « *unser* » dans l'expression « *unsere Arbeiterbevölkerung* » rend la situation encore plus explicite. Dans son roman, Karen Blixen use et abuse des possessifs « mon », « ma » « mes » « notre » page après page : ma ferme, mon école, mes domestiques, mes chiens, mes Kikuyus... et reprend tous les clichés coloniaux à

³⁰ Bülow, *op. cit.*, p. 15.

³¹ *Ibid.*, p. 25 : « Eh Bana ! In dienstlicher Haltung stand er vor seinem Herrn ».

³² *Ibid.*, p. 13 : « Die richtigen Kinder. Natürlich so sind sie alle ».

³³ *Ibid.* : En témoigne la discussion entre le planteur Derendorff et le Baron Dietlas : « Der hübsche elegante Derendorff hatte bei seiner im Inneren gelegenen Station auf eigene Hand Tabakplantagen angelegt, die seine Lust und sein Stolz waren. Er erging sich eifrig hierüber mit Dietlas, der auf diesem Gebiet als Autorität galt. Georg meinte, man werde doch zu chinesischen Arbeitern greifen müssen oder zu Javanern, da den Schwarzen die erforderliche Beharrlichkeit abgehe. Derendorff vertrat die Absicht, daß den Schwarzen, sobald man sie richtig anfasse, alles beizubringen sei. « Nur nicht der Wille zu ausdauernder Arbeit », sagte Dietlas ».

l'égard des indigènes. Elle évoque ainsi longuement la fière beauté des Massais³⁴, la naïveté des indigènes face à la technique, la roublardise et les menus larcins perpétrés par les domestiques à l'encontre de leurs maîtres, tout en insistant sur les indéfectibles liens qui l'unissent à deux de ses domestiques, Kamante et surtout Farah. Elle met ainsi parfaitement en oeuvre l'ambiguïté coloniale qui affirme la disjonction de deux mondes pourtant étroitement liés. Cette interpénétration est perçue par Karen Blixen, lorsqu'elle assimile le lien qui unit les deux sexes aux liens qu'entretiennent les races différentes lorsqu'elle écrit : « If one of the two sexes were told that they did not play any greater part in the life of the other sex, than this other sex plays within their own existence, they would be shocked and hurt »³⁵. Pour Frieda von Bülow en revanche les mondes doivent être soigneusement distincts et sa vision d'une « colonisation nationale » ne va pas sans l'instauration de ce que l'on qualifiait à l'époque de « saine ségrégation raciale », combinée à une 'éducation au racisme' (*Erziehung zur Rassenreinheit*). Dans le roman, Maria Beta, une jeune métisse, sera qualifiée dans un premier temps comme appartenant à la catégorie des « bâtards ratés » (*verpfuschte Rassenbastarde*)³⁶, mais par la suite, la narratrice infléchira quelque peu son jugement. Frieda von Bülow semble vouloir reprendre à son compte une typologie des races largement développée à son époque et qui repose sur l'idée d'une graduation sur l'échelle de l'évolution et du développement référencée à partir de critères européen. Celle-ci permettait alors de justifier toutes les exactions ou injustices vis-à-vis des indigènes et à l'époque coloniale, elles furent légions³⁷. Karen Blixen prend également en compte la notion d'évolution qui pourtant

³⁴ Blixen, *op.cit.*, p. 135 : « Kibero had adopted the Masai fashion in hair-dressing, he wore his hair long and braided with string into a thick pigtail and a leather strap round the brow. He had acquired the Massai carriage of the head, with the chin stretched forward, as if he were presenting you his sullen arrogant face upon a tray. He had also the general rigid, passive, and insolent bearing of the Moran, that makes of him an object for contemplation, such as a statue is, a figure which is to be seen, but which itself does not see ».

³⁵ Blixen, *op.cit.*, p. 255.

³⁶ Bülow, *op. cit.*, p. 66.

³⁷ Elles purent prendre des formes différentes, allant pour le cas allemand de l'expropriation comme ce fut le cas pour les Doualas au Cameroun à l'extermination systématique d'une population, pensons au génocide herero de 1904, passant par toutes sortes d'abus et sévices dont se rendirent coupables des gouverneurs comme von Puttkammer au Cameroun ou Peters en Afrique orientale allemande.

chez elle revêt une autre signification. Elle se demande si le progrès n'est pas responsable de l'incompréhension entre les races et « that perhaps the white men of the past, indeed of any past, would have been in better understanding and sympathy with the coloured races than we, of our Industrial Age, shall ever be. When the first steam engine was constructed, the roads of the races of the world parted, and we have never found one another since »³⁸.

Ambivalences coloniales

Les deux auteures font également preuve de compassion, notamment lorsqu'il est question de la traite arabe. Si Karen Blixen y consacre une page sous forme de compte rendu distant, Frieda von Bülow aborde cette question à travers le personnage de Schefatuma, incarnation du « compradore ». Il s'agit d'un terme portugais signifiant chasseur, utilisé au départ pour désigner les marchands locaux jouant le rôle d'intermédiaire entre les producteurs étrangers et le marché local. Par la suite, le terme prit un sens plus large et référerait à la bourgeoisie locale qui devait sa situation privilégiée à la présence coloniale. Dans le cadre des théories postcoloniales, le terme désigne l'ensemble des élites indigènes, commerçantes et/ou intellectuelles, compromises de fait, de par leur statut d'élite, avec le pouvoir colonial. Frieda von Bülow semble avoir parfaitement saisi l'ambivalence de ce type de personnage³⁹. Schefatuma ne résiste pas à la présence coloniale, bien au contraire, il en profite. En louant ses quarante esclaves comme main-d'œuvre aux colons, il a pu s'enrichir. L'échange de présents décrit dans la scène montre un Chefatuma rusé et avide de gains, le costume de fête que Maleen fera faire sur mesure pour lui vaut nettement plus que le mouton. Mais Maleen dépend de lui, ce qu'elle n'oublie pas. Sans l'appui des élites locales, coloniser relève d'une tâche impossible, même si ces élites s'avèrent parfois être brutales et dénuées de tout scrupule. Schefatuma violente et estropie sans vergogne ses esclaves et devient ainsi le contre-point du colon ou plus précisément de la femme de poigne qu'est Maleen qui exploite « humainement » le « matériel humain » dont elle dispose. Cependant l'attitude de Frieda von Bülow reste ambiguë.

³⁸ Blixen, *op.cit.*, p. 208.

³⁹ Bülow, *op.cit.*, p. 65.

Ainsi que l'affirme Homi Bhabha, pour comprendre la productivité du pouvoir colonial, il est crucial de construire son régime de vérité non de soumettre ses représentations à un jugement normalisant. Ce n'est qu'alors qu'il devient possible de comprendre l'ambivalence de l'objet du discours colonial – cette « altérité » – qui est à la fois objet de désir et de dérision, articulation contenue dans le fantasme de l'origine et de l'identité. Ce que révèle une telle lecture, ce sont les frontières du discours colonial, et elle permet du coup une transgression de ces limites depuis l'espace de cette altérité⁴⁰.

L'héroïne de Frieda von Bülow ne peut s'empêcher d'exprimer sa fascination pour le corps noir et renvoie ainsi l'image de l'indigène dans la sphère d'une sensualité animale obsédante que l'on tente de rejeter hors de l'humanité comme en témoigne le développement en Europe de 'zoos humains' où l'on venait contempler des « sauvages » au sein de leur milieu naturel reconstitué. Maleen ne peut en effet réprimer le désir qu'elle éprouve face à la nudité des corps⁴¹. Les indigènes possèdent une grâce et une beauté tout animale et observant l'un de ses serviteurs, Maleen ne peut s'empêcher de le comparer à une panthère⁴². L'ambiguïté du « désir colonial » a été maintes fois relevée et caractérise la relation coloniale proprement dite. Ce « colonial desire » selon Gayatri Spivak relèverait d'une sorte de pathologie coloniale impliquant toutes sortes d'excès sexuels, intimement liés au « vertige des tropiques » où se mêle la volonté de domination, particulièrement exacerbée chez les petits coloniaux et un profond sentiment d'envie face à une liberté sexuelle débridée que l'on attribue aux indigènes. Pour Stefan Besser, l'époque du colonialisme allemand correspond à une époque fondatrice pour la culture allemande et l'amok colonial qu'implique le vertige des tropiques (*Tropenkoller*) est l'une de ses manifestations les plus ambivalents. Il le tient pour le « méta-syndrome du colonialisme allemand »⁴³. Face au climat tropical, à l'inactivité et aux maladies qu'il génère, les hommes sont en proie aux pires troubles nerveux, ainsi que

⁴⁰ Bhabha, *op. cit.*, p. 122.

⁴¹ Bülow, *op. cit.*, p. 66 : « Jetzt schaute sie belustigt auf die wilden schwarzen Gestalten der Packträger, die als einziges Kleidungsstück einen schmutzigen Leidschurtz trugen ».

⁴² *Ibid.*, p. 15 : « In Panthersprungen kam ein geschmeidiger junger Schwarzer die Treppe hinauf ».

⁴³ Bülow, *op. cit.*, p. 66.

le remarque Eva, l'héroïne du roman *Tropenkoller* à propos de son frère le comte Udo von Biron: «Tous deviennent nerveux ici, même des hommes qui, lorsqu'on en venait à parler de «nerfs» éclataient de rire». Les «sabbats» («*Hexensabbats*⁴⁴») et autres supposées orgies indigènes («*greuliche Orgien*»⁴⁵) ne peuvent qu'éveiller un profond désir chez les hommes et en viennent à saper la morale prussienne. L'Afrique orientale connaît en effet une forte concentration de petits fonctionnaires et de petits commerçants sans envergure qui, face aux indigènes, peuvent donner libre cour à leur volonté de domination et à leurs instincts violents: ils méprisent, insultent, punissent et fouettent à souhait, espérant ainsi dépasser un sentiment de subalternité qui les étouffe⁴⁶. Pour Frieda von Bülow, le continent noir devrait être réservé aux purs, aux élus, aux aristocrates, même ruinés, comme le sont ses héros, mais qui auraient le sens inné de la mesure et de l'autorité. Karen Blixen ne pense pas autre chose lorsqu'elle fait du continent africain le dernier refuge pour les aristocrates qui s'entendaient «naturellement» avec les indigènes qui les considéraient comme des amis comme ce fut le cas pour Lord Delamere. Lorsque celui-ci venait habiter à la ferme,

the Masai came over the river to see him. The old chiefs sat and discussed their troubles of the present time with him, his jokes would make them lough, and it was as if a hard stone had laughed.⁴⁷

Chez les deux romancières transparait l'ambivalence fondamentale du discours colonial, «qui oscille entre ce qui est toujours en place, déjà connu et quelque chose qui doit être anxieusement répété»⁴⁸. L'ambivalence se développe par une description de l'extérieur, d'un processus de résistance coloniale que développent les indigènes et qui se déploie sur plusieurs plans: elle peut prendre la forme de la haine vis-à-vis du colon, de la révolte, mais aussi celle de l'art de l'invisibilité et de l'absence. Le baron Dietlas remarque à propos de Rainer Maltron que les indigènes le haïssent tellement qu'ils le tueront à la première occasion. Frieda von Bülow décrira également la révolte indigène en Afrique orientale et l'envoi de vaisseaux de guerre dans la zone. Mais

⁴⁴ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 64.

⁴⁷ Blixen, *op.cit.*, p. 210.

⁴⁸ Bhabha, *op. cit.*, p. 148.

c'est surtout par la mise en scène de la subalternité que s'exprime la résistance à l'autorité coloniale, domestiques et serveurs semblent toujours jouer un jeu, s'occupent du « Palais Dietlas »⁴⁹ et de ses occupants en prenant des airs respectueux (*mit ehrfurchtiger Mienen*), portent des déguisements et ne sont pas réellement eux-mêmes. Ils persistent à jouer un rôle, à évoluer au sein d'un espace où l'imitation et la répétition sont mises en œuvre, à travers une mascarade coloniale où se déploie l'art de l'invisibilité. Le contre-regard colonial est à la fois le regard mauvais (*der böse Blick*), mais aussi celui de l'absence, de la non-existence revendiquée. Karen Blixen pour sa part qui note que « all Natives had a strong sense for dramatic effects »⁵⁰ ne manque pas de souligner que

we could not know and could not imagine, what the dangers were that they feared from our hands. I myself think that they were afraid of us more in the manner in which you are afraid of a sudden terrific noise, than as you are afraid of suffering and death. And yet it was difficult to tell, for Natives were great at the art of mimicry.⁵¹

Cette dissimulation les rend indéchiffrables, surtout s'ils sont affublés de déguisements occidentaux que sont les vêtements européens. Pour Homi Bhabha, ce phénomène de *mimicry* ne s'inscrit pas dans une logique dialectique qu'il tient pour coloniale, mais au sein d'un autre découpage ou découplage. Il met l'accent sur l'expérience processuelle impliquée, sur la production d'une image identitaire à laquelle s'identifie le sujet et qui le transforme. La logique d'opposition est alors dépassée au profit d'une « dialectique de la présence et de l'absence » où s'exprime une re-présentation. Celle-ci peut mettre en avant l'art de l'invisibilité, du camouflage pour le colonisé. Son existence n'est perceptible que s'il se déplace afin d'entrer dans le champ de vision de son maître⁵². Le regard colonial se fait double ; à côté de celui qui dispose du pouvoir du regard, se trouve celui qui, s'il le souhaite, à côté de son désir d'être vu, peut développer l'art de l'invisibilité.

Pour Frieda von Bülow les représentants de la « nation-sujet » sont des figurants dont le rôle est de contribuer, par leurs vêtements exotiques,

⁴⁹ Bülow, *op. cit.*, p. 13.

⁵⁰ Blixen, *op. cit.*, p. 38.

⁵¹ *Ibid.*, p. 27.

⁵² Bhabha, *op. cit.*, p. 136.

planter un décor, une situation coloniale. Boboscho, le serviteur de Ralf Krome est invisible en tant que personne, mais existe uniquement en tant que sujet qui porte les affaires de son maître et qui marche derrière lui⁵³. Quelques pages plus loin, lorsque Krome l'appelle d'un retentissant « *Boboscho!* », celui-ci répond immédiatement : « *Swallah, Bana!* »⁵⁴. Les Arabes de la région sont décrits d'une manière différente. Car le jeu de pouvoir dans le discours colonial positionne ses sujets de façon différente à travers de classe, de genre, d'idéologie, de formations sociales diverses, de systèmes variés de colonisation et « met en place une forme de gouvernance qui, en délimitant une « nation sujet », s'approprie, dirige, et domine ses différentes sphères d'activité »⁵⁵. La description de leurs vêtements reste essentielle, car ceux-ci témoignent à la fois de leur richesse et de leur dignité.⁵⁶

Les deux types d'indigènes n'ont pas le même statut. La narratrice insiste sur la « brillante apparition » (*glänzende Erscheinung*)⁵⁷ de l'Arabe qui contrairement à Boboscho a une personnalité propre. Ralf Krome et Mohamed bin Ali en viennent à échanger les traditionnelles formules de politesse, puis Frieda von Bülow met en scène ce que Homi Bhabha a appelé « le jeu dans le pouvoir colonial » et qu'il considère comme décisif pour son exercice de son pouvoir, car « le discours colonial produit le colonisé comme une réalité sociale qui est à la fois autre, tout en restant totalement connaissable et visible »⁵⁸. C'est bien cette fonction d'une altérité proche et par conséquent totalement prévisible et maîtrisable que remplit Maria Beta, une jeune métisse dans le roman à laquelle Frieda von Bülow consacre une longue description⁵⁹. Elle est une indigène déjà transformée, ses cheveux sont nattés, elle porte une robe blanche, sorte de seconde peau coloniale, mais la robe est tachée.

⁵³ Bülow, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 33.

⁵⁵ Bhabha, *op. cit.*, p. 128.

⁵⁶ Bülow, *op. cit.*, p. 34 : « Mohammed bin Ali prangte in einem Kaftan von feinstem schwarzen Tuch mit Seidenstickerei an den Nähten. Über dem weißen Untergewand stand er vorn auseinander und ließ den breiten Gürtel, in dem wertvolle Damaszener Waffen steckten, sehen. Um das Fez auf seinem Kopf war als Turban höchst malerisch eine Kessie von buntstreifigem, schwerem Seidenstoff geschlungen. Seine hochhackigen, perlmuttereingelgten Sandalen hatte er vor der Zimmer Tür stehenlassen ».

⁵⁷ *Ibid.*, p. 32.

⁵⁸ Bhabha, *op. cit.*, p. 128.

⁵⁹ Bülow, *op. cit.*, p. 30.

Maria Beta, malgré sa beauté et ses yeux « comme un lac des sous-bois au clair de lune », se situe au cœur d'un « entre-deux » dérangeant. Ralf Krome n'est visiblement pas insensible à ses charmes, mais se gardera bien d'échanger quelques paroles avec « Fräulein Maria ». Celle-ci ne peut s'empêcher de lui lancer un regard « mauvais », sorte de « contre-regard » colonial⁶⁰. Pourtant vers la fin du roman, Frieda von Bülow superposera la vision d'un métissage heureux à des aspects ségrégationnistes. Maria Beta, la fille du pasteur est devenue une belle jeune femme, s'est mariée à un jeune colon allemand pour devenir une mère et une épouse dévouée. Mais il est vrai que sa mère était d'origine éthiopienne et dans l'imaginaire colonial de l'époque, l'Ethiopie restait un pays appréhendé comme une sorte d'Afrique blanche ou tout du moins pas encore noire, en raison de l'implantation de la religion chrétienne.

Tant Frieda von Bülow que Karen Blixen soulignent à de nombreuses reprises que l'Afrique orientale est le lieu de toutes les espérances, car il serait possible d'y transposer une situation sociale et politique qui serait véritablement conforme à un idéal aristocratique et/ou germanique. Pourtant, la colonie n'est pas qu'un conservatoire. Elle vise davantage à revivifier les valeurs de l'aristocratie d'Europe du Nord en perte de vitesse chez Frieda von Bülow, voire perdue chez Karen Blixen. L'aristocratism est pour elles une évidence morale, politique et intellectuelle. L'Ailleurs africain, remodelé d'après leurs propres idéaux ne peut être tenu pour une simple translation d'une image nostalgique d'une Europe d'une époque révolue.

Frieda von Bülow rejette avec force ce qu'elle tient pour de la frilosité politique allemande qu'elle assimile à de la timide bureaucratie pour mieux y opposer affirmer la force et la vitalité de l'initiative personnelle et la volonté d'action comme fondements des valeurs sociales, que l'on soit homme ou femme. À cette affirmation et à cette volonté d'intégration correspondant à une volonté de construction personnelle, fait écho le rejet, parfois teinté d'envie, de l'être différent, incarnant l'altérité. Elle se situe ainsi à la fois dans une logique de rejet et de construction de soi, la première attitude se comprenant comme la condition de la seconde.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 31 : « Sie blickte ihm mit einem düsteren unmutigen Aufblitzen der Augen nach. Warum hatte er immer Eile? Lief ihm denn etwas davon? »

Cette négation de l'autre que l'on retrouve nettement chez Karen Blixen bien que différemment mise en scène devient le moyen d'affirmer la présence de l'autre à travers soi et leurs discours se situent à la conjonction de l'*Othering* et du *Selfing* au sein d'un « entre-deux » (*between*) qui est le lieu du renouveau. L'Ailleurs, ce lieu que l'on croit à l'époque vide, ou tout du moins dépeuplé d'êtres civilisés, doit être à nouveau comblé par une Europe qui se serait repensée. Le discours européen trouvera, grâce à cet Ailleurs, le moyen de se recréer, de se refonder. Par là même, il devient un laboratoire social où s'expérimente la mise en place d'une aristocratie nouvelle, marquée par l'affirmation d'une mystique de l'action et d'une liberté sans limites, mais aussi par un retour au mode de vie « aristocratique » au sein d'un grand domaine, de la ferme africaine où se joue la quintessence du rêve utopique colonial, protéiforme et ambivalent.